

Critique littéraire

« LE PONT DU HASARD »

Des notes justes, sur un ton poétique, se faufilent dans ce souffle dansant de poésie.

Artistique, tel un arc-en-ciel de rimes, pour ce roman en alexandrins qui nous tient en haleine du début jusqu'à la fin...

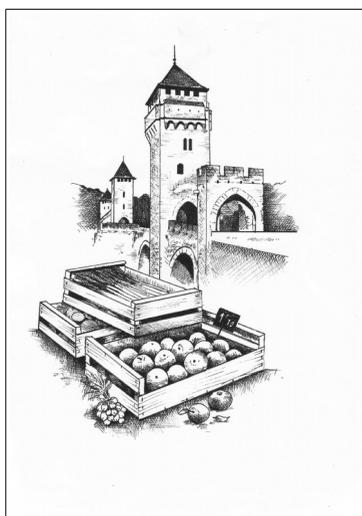
Broderie de mots, ce roman poétique est de l'art, riche en délicatesse, raffiné avec des vers à couper le souffle.

À lire absolument !

Liliane BUCHHOLZ

Chapitre 1

Avril, mille neuf cent quatre-vingts,
un jour de marché à Cahors
où les légumes, fruits et vins
sont exposés dans le dehors,
nombreux sont les gens qui passent
et qui paraissent très curieux
dans les rues et les impasses
d'un beau quartier simple et gracieux.
Ce matin-là, monsieur Louison,
retraité de la marine,
sortait son chien de la maison
face au stand de mandarines.
Très peu de gens le connaissent...
même si certains, en secret,
vont parler devant les caisses
de cet homme à l'air si discret.



Pour Louison, prénommé René, tout ceci ne le dérange !
Même si, il doit bourgeonner mille et un ragots étranges.
Le principal, c'est qu'il soit bien avec Dorine sa femme,
ainsi qu'avec son petit chien portant le nom de Sésame.
Depuis trois mois, après Colmar, ils ont choisi cette ville
et logent place Galdemar, non loin de l'hôtel de ville.
C'est bien grâce au charme envoûtant de cette cité antique
où des remparts, fort résistants, à la fois froids et mystiques
baignent dans l'affluent du Lot qui en une boucle forme
un paradis sur un îlot dénudé de ses bois d'ormes.

René marche donc vers le pont, ce fameux pont Saint Valentré,
avec ses grandes tours qui sont, dans la légende, bien rentrées.
Au bas des majestueuses arches, petits bateaux et péniches
semblent glisser sur des marches menant aux pieds des corniches.
Et leurs multiples cargaisons, dans leurs gros ventres retenues,
voyagent ainsi toutes saisons sur le chemin de l'inconnu.
Pendant que René regarde... Sésame, bien qu'obéissant,
aboie tel un chien de garde aux véhicules et aux passants.
Une étrangère s'approche pour caresser le caniche
et lorsqu'elle fut très proche, elle lui crie : « À ta niche ! »
René sourit mais le prend mal : « Ce n'est pas lui qui vous mordra
car Sésame est un animal aussi doux qu'un chat angora ! »
La bonne femme se baisse pour calmer le petit toutou
qui en tirant sur la laisse, fit le dos rond comme un matou.
« Dis-donc, Sésame calme-toi ! », reprend René d'une voix forte
tout en se demandant pourquoi elle insistait de la sorte.
Il lui pose cette question : « Avez-vous un chien vous aussi ? »
Mais dans la brève agitation, il sent son bras qu'elle saisit.
Celui-ci devant la belle s'écarte d'un tout petit pas
lorsqu'il entend venant d'elle : « Vous ne me reconnaissez pas ? »
Un peu gêné, il réfléchit... et lui répond : « Je crains que non ! »
Puis tout d'un coup il lui sourit dès qu'elle prononça son nom.
« Mais bon Dieu ! que je suis bête, c'est toi la fille Robinson !
De toi j'ai gardé en tête l'image d'un beau nourrisson !
d'ailleurs ton prénom c'est Margot, c'est bien ça... ou je me trompe ? »
« Oui, c'est moi Robinson Margot ! » puis la voix qui ne s'estompe,
flatte cette belle femme, grande, mince et si mignonne,
et qui surprendra sa dame dans sa fondue bourguignonne !
Quelques secondes s'écourent, le temps de caresser le chien
Qui, toujours le dos en boule, remplit son rôle de gardien.
René parle de son père, un grand ami qu'il voit très peu,
le revoir il en espère puisqu'il lui dit : « Tel est mon vœu. »
Des questions il lui en pose même sur ceux du village.
Mais elle ne lui expose que tristesse et puis chômage.
Comme si le beau Corconne dans ses entrailles accouchait
d'une terre où bourgeonnent mille chemins sans débouché.

Gardois ils le sont encore quelque part au fond du cœur,
même si René ignore, qu'elle fut partie pour une erreur.
Il va d'abord le comprendre en lui posant cette question :
« Quand comptes-tu redescendre à Corconne ou sa région ? »
Margot, qui baisse la tête, s'entend dire de vive voix :
« Je te taquine et t'embête tellement est grande ma joie ! »
« D'ailleurs », reprend-il souriant, « j'espère que tu vas rester. »
Mais Margot, qui le voit riant, lui répondra très embêtée :
« Je suis déjà passée chez vous et votre dame m'a reçue,
elle fut surprise, voyez-vous, de recevoir deux êtres exclus ! »
René qui comprend le pire pense bien sûr à un enfant,
il le lit lorsqu'elle soupire dans ses yeux clairs le regardant.
De voir Margot dans le tracas, c'est vers Sésame que soudain
il se retourne et tend son bras, le saisissant que d'une main.
« Regarde un peu jeune fille, la tête de ce caniche
qui est si doux, si fragile et léger comme un pois chiche !
Eh bien ce chien, il est heureux, car Dorine et moi nous l'aimons !
On le caresse au coin du feu, on le promène sur le pont.
Et jamais n'a peur la bête si jalouée par nos voisins,
ces familles qui s'embêtent, même entre fils et bons cousins ! »
Margot l'écoute et ne dit mot... seule en dit long sa larme à l'œil
qui parle au nom de son marmot, criant sa joie pour cet accueil.
Face à celui calme et serein qui veut connaître son doux nom,
elle lui dit : « C'est Séverin que j'ai choisi pour son prénom ! »
René l'embrasse sur la joue, en lui disant : « Ne t'en fais pas ! »
Mais quelque part il lui avoue qu'il craint un peu pour le papa.
Margot efface ses larmes et hésitante elle lui répond :
« Même avec mes faibles armes, je combattrai sur tous les fronts ! »
Pour rassurer monsieur Louison, sur son mari elle n'a qu'un mot :
« Il pense plus à sa maison qu'à sa femme ou son marmot ! »
René lâche son caniche, très impatient puisqu'il a faim,
puis il salue les péniches, comme pour dire : « À demain ! »
À petits pas, ils vont alors quittant le pont Saint Valentré,
dans les ruelles de Cahors où les marchands sont tous rentrés.
Dorine très impatiente du troisième les espionne
pour servir dès midi trente cette fondue bourguignonne.

Pendant ce temps, le tout petit qui va avoir bientôt un mois, s'est endormi dans le grand lit avec ses menus bras en croix. La jeune frimousse tendre dans un drap blanc l'enveloppant ne va certes point entendre la discussion des occupants ; eux, qui avant le déjeuner, sont tout de même venus voir cet adorable nouveau-né, dormant tranquille dans le noir. Margot va encore une fois les remercier pour leur accueil puis près de René elle s'assoie et gentiment en un clin d'œil, elle flatte les mérites d'une ancienne poissonnière, se disant ma foi petite et modeste cuisinière.

À ce sujet, Dorine sait que forte aussi est sa maman, chez Robinson ils y soupaient lorsque Margot était enfant. Une époque qu'elle regrette !... Mais dans sa tête à jamais, ne s'effacent les cueillettes dans le vignoble Corconnais. C'était le temps d'un partage où vendangeurs du fruit divin appréciaient le cépage par le degré de son bon vin.

Dorine sort de ses pensées lorsqu'elle entend Margot dire :
« Je ne veux point vous tracasser par mes folies, mes délires, mais laissez-moi juste un instant vous expliquer la vraie raison, celle qui m'a poussée pourtant à fuir Guillaume et la maison. Nous étions si bien ensemble, nous nous aimions tout simplement, et dans l'amour qui rassemble, deux n'en font qu'un finalement.

Alors nous avons tant voulu nous marier et être heureux, puis avancer il a fallu... même aux instants plus rigoureux.

Une année vécue à Nîmes pour acquérir une maison, dur travail, mais jours sublimes qui m'ont changé mon horizon. Certes la vie me souriait comme l'enfant qu'il m'a donné mais juste après mon cher souhait... à une autre il s'est adonné. » René regarde sa femme... puis prend la main de l'invitée lui offrant après ce drame toute son hospitalité.

Mais avant tout Margot se doit d'expliquer tant d'autres raisons qui l'ont poussée sans aucun choix à venir là, dans leur maison.

« Avec un gosse en bagage que feriez-vous ? », leur dit-elle.

« Les ragots dans mon village nous pousseraient aux querelles !

Alors que mes gentils parents, propriétaires dans le coin, se passeraient de différends avec ceux dont ils ont besoin ! »

Dorine et René l'écourent en lui faisant passer les plats pendant que Margot ajoute : « Je devrais prendre un avocat ! » Le couple sait que démunie est celle qui veut se battre, mais sans argent nul ne finit la moindre guerre à combattre. « Écoute bien, jeune fille ! », reprend René d'une voix forte, « Tu contactes ta famille en leur expliquant en sorte non pas ton triste désarroi sur tes raisons ou sur tes torts, dis surtout que tu es chez moi, place Galdemar à Cahors ! En ce qui concerne l'argent qu'importe en fait nos dépenses, nous ferons face au plus urgent en plaidant pour ta défense ! » Dorine aussi veut lui parler de sa propre histoire de cœur au moment où va appeler le petit Séverin en pleurs elle aurait voulu lui dire qu'en mille neuf cent cinquante-neuf, son divorce la déchire avec un homme déjà veuf. Ce souvenir paraît lointain pour l'ancienne Corconnaise qui vécut des jours incertains où les dégoûts, les foutaises, l'ont conduite à trente-trois ans, sans un enfant et sans maison à errer sur la côte un an, avant d'avoir connu Louison. Tout près, dans la chambre d'ami, contre sa mère est le petit, et son sein caché à demi, est sucé avec appétit. Margot qui parle tendrement distingue à peine Séverin qui lui répond naïvement tout en clignant ses yeux coquins. Signe d'amour, de prières, signe où la joie grandit autant chez cette maman si fière malgré son âge de vingt ans.

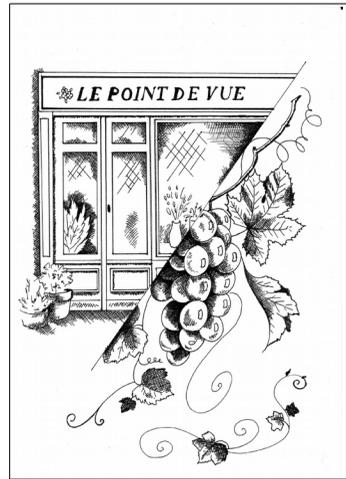
Au gré du temps bien caressé
par un vent doux qui a soufflé,
une semaine s'est glissée
jusqu'au dimanche commencé.
Ce vingt avril tant attendu,
par Robinson et les Louison,
montre son ciel de résidus
s'évacuant vers l'horizon.
La voiture est enfin prête
et démarre après la corne,
à rouler, elle s'apprête
pour trois cent soixante-deux bornes.



C'est la distance entre Cahors et Corconne le village,
qui s'effectue en temps record de trois heures de roulage.
Margot assise à l'arrière du côté où René conduit,
ferme en douceur ses paupières pour que s'évadent, loin du bruit,
ses pensées qui forment un rêve où les images dans le temps
refont vivre cette élève, qu'elle est restée pendant longtemps.
Elle se revoit plus jeune lorsqu'elle avait quinze ou seize ans,
ses copines étaient moins jeunes, mais dans leur groupe était dedans,
celle qui croyait bien faire tout en prenant un malin plaisir
à rentrer dans leurs affaires où se baignaient flirts et désirs.
Virginie, sa confidente, qui avec elle la prenait,
n'était point fille innocente pour reconnaître chaque attrait.
Elle savait la gamine qui n'était autre que Margot,
une fille très câline rendant parfois les hommes idiots.
Justement, c'est ce Guillaume que Virginie souhaitait avoir,
devenue marraine en somme, uniquement pour le revoir.
René la sort de ses pensées lorsqu'il demande à sa femme
« À chaque arrêt fais-moi penser d'ouvrir la porte à Sésame,
car celui-ci, et tu le sais, a décidé dorénavant
de voyager bien en retrait puisqu'il a peur sur le devant. »
La route, telle un long ruban que divers décors épousent,
semble finir à Montauban puis aux portes de Toulouse.

Chapitre 3

Lentement les mois s'écoulent
comme le lot si silencieux,
son eau claire et chaude coule
sous un soleil plus que radieux.
L'été s'est installé enfin !
Et Cahors sonne l'alarme
pour que l'écho de tous confins
puisse parler de son charme...
Les touristes qui abondent
sur ses places et ses ruelles
ont dans l'âme vagabonde
des images d'aquarelles...



Ils sont présents presque partout dans les quartiers idylliques
où sont valorisées surtout les attrayantes boutiques.
Dans un de ces beaux magasins, s'offre en vitrine un nid d'amour,
des fleurs séchées sur des coussins, du naturel sur du velours
et au-devant de celui-ci, sur le boulevard Gambetta,
chaque bouquet épanoui est habillé de mille éclats.
La vendeuse qui accueille les étrangers et cadurciens,
de par son sourire, cueille, pratiquement au quotidien,
les fleurs magiques des cageots présentés sur des petits troncs
que re-décore avec Margot, Serge Parmentier, son patron.
Depuis le deux mai quatre-vingts, la Corconnaise est devenue
cette employée de magasin qui a pour nom « Le Point de Vue ».